

Le Galepin

- BLEU -

n°40 - 1^{er} avril 2021



Train à vapeur Limoges-Eymoutiers

n°40 - Do not lean out of the window

Sommaire

DAVID BOWGOSSE	
PAR LA FENÊTRE	3
RAFAËL CABALE	
LA CHUTE FINALE	6
JACQUELINE PAUT	
E PERICOLOSO SPORGERSI	8
CHRISTELLE-OCTAVIE MATHIEU	
NE NAGINJI SE KROZ PROZOR	11
RÉGINE PAQUET	
<i>E PERICOLOSO SPORGERSI</i>	13
ROGER WALLET	
BONSOIR MADAME	15
SYLVIE VAN PRAËT	
EST-IL DANGEREUX DE SE PENCHER SUR SON PASSÉ?	19

PAR LA FENÊTRE



MADAME DE VIRABEAU N'ÉTAIT JAMAIS AUSSI DÉLICIEUSE, PÉTULANTE, ENIVRANTE et ensorcelante que dans l'amour illégitime. Sans doute, duper un époux féroce multi-millionnaire et jaloux devait-il exalter au plus haut point son extrême sensibilité, son imagination débridée et son estime de soi délirante. Toujours est-il que chacune de ses conquêtes s'extasiait des mille attentions dont elle était entourée; si bien que les multiples précautions dont elle était tenue de s'entourer se fondaient dans un climat général de mystère qui ajoutait encore au charme de la relation.

Il en allait de même pour les désagréments difficiles à exclure dans cette liaison périlleuse, et jamais aucun amant n'avait laissé échapper une plainte pour s'être, au beau milieu d'une nuit d'amour, retrouvé en tenue légère dans un massif de roses, et avoir reçu en plein visage le reste de son vestiaire, qui avait suivi – de la chambre au jardin – directement le même chemin. Quelles étreintes avaient ensuite récompensé l'amant stoïque et frigorié pour avoir, par sa vélocité, permis au couple illicite d'échapper à la vengeance du mari importun? Ou encore quelle pudeur avait conduit l'ingambe séducteur à poser le sceau du secret sur l'origine exacte des griffures aux mollets consécutives à une posture nocturne fort peu avantageuse, à la réflexion, si l'on adoptait – ne fût-ce qu'un instant – le point de vue des rieurs?

Dans l'être humain le plus aventureux, l'aspiration au confort n'est jamais irrémédiablement étouffée, surtout si elle peut prendre l'apparence de la recherche du progrès. Toutefois, chez Madame de Virabeau, le choix de remplacer, sous ses fenêtres, les rosiers par un parterre de mousse fut moins fort que l'élan vers l'exotisme qui, une fois satisfait, procura l'avantage de l'éloigner de son irascible mari. Elle multiplia ainsi les voyages

d'agrément, connu la nuit sous toutes les latitudes, s'ouvrit désormais à toutes les cultures.

Cette situation présentait, au demeurant, un premier inconvénient : les dépenses de Monsieur et Madame de Virabeau s'accrurent, en peu d'années, d'une façon préoccupante pour leur banquier, puis pour leur notaire, car le mari jaloux se ruinait aussi en voyages-surprises, en nuits de veille, voire en émoluments de détectives privés lorsqu'il n'était pas parvenu à se libérer de ses obligations professionnelles, ou à apprendre de sa femme dans quelle ville ou quel hôtel il pourrait aller la surprendre. D'abord, l'épouse volage ne perçut que les avantages de cette conjoncture nouvelle qui pimentait son entreprise hédoniste, en ajoutant de nouveaux risques à braver, de nouvelles contraintes à contourner, bref, un nouveau défi à relever. Pourtant, il apparut assez vite que chaque nouveau succès exacerbait la violence de Monsieur de Virabeau, et qu'à la longue, la dépendance financière de Madame de Virabeau vis-à-vis de son époux légitime serait de nature à compromettre l'avenir de ses dispendieux échanges culturels.

De plus en plus débordante de sensualité et d'attentions affolantes, l'ensorceleuse Madame de Virabeau attisait à présent le désir de ses victimes en se déroband à un geste tendre, en échappant prestement à une étreinte, en excitant de façon impromptue l'impétuosité ou même la jalousie de l' élu du moment. De ses aventures passées, elle avait gardé des réflexes aiguisés, l'art de prendre à toute heure des décisions rapides, et des réactions instantanées qui auraient pu, aux yeux d'un observateur non averti, passer pour des automatismes quasi-compulsifs.

À présent, Madame de Virabeau ajoutait le charme subtil d'une culture universelle au magnétisme de son adorable présence, avec une telle élégance et une telle fraîcheur que ses conquêtes subjuguées subissaient avec délices le joug incoercible de ses caprices : déclamer des vers de *Phèdre* en s'enivrant de raki, éviter certains hôtels insolites comme l'*Utter Inn* qui offre une chambre sous l'eau, à Lake Mälaren, en Suède, et préférer les motels aux palaces les plus imposants... Elle affectionnait aussi particulièrement le *Centre Rogers* de Toronto, seul stade relié à un hôtel comportant soixante-dix chambres donnant directement sur le terrain. Sans doute devait-elle son inépuisable énergie à une pratique sportive assidue ; en tous cas, ses amants devaient veiller à déverrouiller la baie ou à entrouvrir la fenêtre, avant de s'adonner à une performance avec elle ou même de goûter le repos à ses côtés.

Au retour d'une calme idylle dans une chaumière d'hôte de l'Île de Sein – voyage que son mari n'avait appris qu'avec retard – Madame de Virabeau renoua fougueusement avec les excès de la civilisation urbaine contemporaine. Assommés de champagne et épuisés de noctambulisme, son compagnon et elle tombèrent du lit plus qu'ils n'en sortirent, quand la porte de la suite se mit à crépiter bruyamment sous les coups furieux – accompagnés de hurlements – de Monsieur de Virabeau.

Encore titubante de sommeil et d'ivresse, l'impérieuse maîtresse poussa son amant hébété vers la baie ouverte : « Vite ! Vite ! Par la fenêtre... par la fenêtre ! »

L'existence de Madame de Virabeau bascula en même temps que le corps de son amant. Jamais elle ne put faire admettre aux jurés de la Cour d'Assises que l'individu de sexe masculin qui s'était écrasé entièrement nu au pied de la Tour Montparnasse, et dont on avait retrouvé les vêtements au pied de son lit, était sans doute tombé d'un étage supérieur, et n'avait fait que passer devant la fenêtre de la chambre de l'hôtel *Pullman* qu'elle occupait, au moment-même où son mari faisait un scandale tonitruant dans le couloir du 25^{ème} étage.



LA CHUTE FINALE



– ATTENTION VOUS VOILÀ AU BOUT DU VOYAGE;
N'EST-IL PAS VENU LE TEMPS...

Mais c'est un curé! Qu'est-ce que je fous dans ce compartiment avec cet oiseau de malheur?

– Qu'est-ce que vous faites-là? Où on est d'abord?

– Penchez-vous au carreau pour voir défiler votre vie passée dans les ténèbres terrestres et vous amender...

– E pericoloso sporgersi! E pericoloso sporgersi! E pericoloso sporgersi!, je me mets à beugler dans la langue officielle du Vatican. Afin que le corbeau se volatilise.

Tout est noir d'un seul coup.

Tant mieux, mes paupières pèsent une tonne...

Son regard mauve s'attriste tendrement. Timide et

maladroite, elle tire le drap sur son joli corps nu.

– Tu te rappelles...

Même pas la peine que je me réponde.

– Écoute bien.

C'est étouffé, mais je distingue comme un sanglot.

– Tu te rappelles quand même de son prénom?

L'insistance de ma propre voix m'insupporte. Je ne vais pas me demander des comptes maintenant!

– Non. Pourquoi je le connaîtrais d'ailleurs?

– Parce que ce soir-là, tu étais à sa porte. Elle était si belle, comme tu viens de voir! Pourquoi t'as pas voulu entrer?

Le train doit traverser un long tunnel de lumière empourprée. Ou c'est le jour qui se lève après la nuit? Le bruit de roulement au-dessus du ballast pulse comme un cœur qui s'affole. Ça crisse étrangement comme un rire métallique. J'ai la tête dans un étau: Pourquoi j'ai pas voulu?...

Le rire devint sardonique et grinçant:

– T'aurais dû partager avec son gosse handicapé; t'as préféré disparaître!

J'essaie de me redresser, mais tout mon corps est douloureux. J'étouffe dans une chaleur épouvantable. Le train traverse au moins un rideau de flammes!

Je dois avoir de la fièvre parce que d'un seul coup, je tremble de froid. Je me recroqueville sur moi-même et je ferme les yeux.

C'est l'hiver: il pleut sur la chaussée et il reste un peu de neige gelée sur les trottoirs.

Un type pousse une jeune femme à l'arrière d'une voiture noire. Malgré la distance, le visage bien ovale de la fille m'apparaît en gros plan. Les traits sont réguliers, le front large, les cheveux roux sont nattés. Ses grands yeux verts sont magnifiques et jettent dans ma direction un regard insoutenable. Le véhicule s'éloigne, mais les yeux verts sont toujours fixés sur moi. Un grand chat noir peut-être?

Ma voix rauque semble sortir de son mufle:

– Elle épousait tes idées et t'aurait suivi même en enfer où tu t'es cru autorisé à l'envoyer... à ta place. Provisoirement.

Le rire explose à nouveau dans mon crâne.

Le drap qui me couvre colle à mon corps. Je dois encore être couvert de sueur. Je me sens de plomb, la langue gonflée obstruant le palais, les muqueuses tumescentes. Qu'est-ce que c'est que ce rire? Je sais bien que je suis seul!

– Seul à jamais.

Toutes les croyances baroques venues de la nuit des temps tempêtent dans ce caisson qui m'emporte et balaient ma raison. Je suis un fétu emporté dans l'océan tumultueux de gigantesques déferlements d'angoisse.

Tout plutôt que rester dans cet enfer! Je me vois debout devant l'ouverture, mes yeux s'attardant stupidement sur l'inscription: « Il est dangereux de se pencher... »

J'ouvre la porte, tandis qu'une lumière rouge s'allume au-dessus de moi, et qu'une sonnerie discontinue retentit. Une force inconnue me pousse dans le vide où je chute comme une pierre en me consumant de froid, éternellement condamné à des cendres.



E PERICOLOSO SPORGERSI



LA VIE N'EST QU'UN ÉTERNEL RECOMMENCEMENT. Elle avait vu plusieurs fois le film *Thérèse Raquin* quand elle avait vingt-deux ans, un an après son mariage avec Michel. Simone Signoret la fascinait. Sa belle-mère Anna ne comprenait pas qu'elle passât des heures au cinéma.

De son côté, Angela ne comprenait pas que son mari Michel l'obligeât à passer toutes leurs vacances chez sa mère Anna. Elle la trouvait étouffante, n'ayant eu que ce seul fils. Et ce seul fils n'était pour Angela qu'un petit garçon à maman, sans volonté et sans ambition.

Marcello, le père de Michel, était reparti dans sa Toscane natale depuis des années déjà, ne supportant plus le caractère autoritaire de sa femme Anna. Il voyait bien le jeu pervers de domination-soumission entre la mère et le fils, mais avait renoncé à tenir son rôle de chef de famille et de père assez fort pour faire taire sa femme une bonne fois pour toutes.

Angela était elle aussi originaire d'Italie, des Pouilles plus exactement. Et son histoire familiale était classique, crise économique, père au chômage, une ribambelle de frères et sœurs, tous plus ou moins analphabètes, l'école coûte cher quand on est pauvre. Ils vinrent en France dans les années cinquante. Le père trouva du travail dans le bâtiment et la famille vécut tant bien que mal.

Cela aurait dû rapprocher Angela et Anna. Cette dernière, Anna, était native de l'Aveyron et n'en bougea jamais, habitant une vieille maison avec sa mère dans le village de Najac et s'étant mariée très jeune. Son mari Marcello avait vécu un peu ce qu'avait pu vivre la famille d'Angela et le couple la reçut, au début de leurs relations, comme une future fille.

Mais le temps avait passé, et chaque année, les vacances en Aveyron étaient au programme. Michel était ravi de revoir sa mère, parlant peu, la laissant diriger la maison. Angela ne supportait plus ces instants de complicité mère-fils et rêvait d'un ailleurs qui la changerait de climat.

Un jour de fête au village, le succès était au rendez-vous. Les villages anciens redevenaient à la mode et les touristes se pressaient pour voir le défilé et les jeux du Moyen Âge repris par la municipalité. Angela adorait ses moments de festivité, elle aimait le monde,

l'animation et oubliait pour quelques journées la morne existence que son mariage précoce lui faisait vivre.

Elle remarqua un homme, bien de sa personne, brun, élégant pour un jour d'été. Il ne fit d'abord pas attention à elle. Profitant que Michel était resté à la maison à tondre la pelouse du jardin, elle se glissa vers le stand où se trouvait l'inconnu.

Celui-ci lançait des balles contre des sortes de marionnettes. Il réussit à en faire tomber plusieurs et Angela applaudit. Son cœur avait déjà parlé.

« Bravo! Vous avez le coup d'œil! »

Il se retourna et vit une Angela souriante, décontractée, et lui rendit son sourire. Le courant passait. Il lui offrit à boire, oh! un simple verre de cidre, mais elle vivait un conte de fées. Il y avait assez de touristes pour que les gens du village ne remarquassent pas leur manège.

Ils s'échangèrent leurs numéros de téléphone et un premier baiser, derrière l'église. Puis ils se séparèrent en se donnant rendez-vous à une prochaine fête. L'été n'en manquait pas.

Bien sûr, c'est une histoire banale, que l'on voit dans les romans de quatre sous, mais Angela voyait plus grand, plus haut, plus sombre. Le fantôme de Simone Signoret-Thérèse Raquin rodait dans son esprit.

Ils se virent plusieurs fois, les jours où Michel restait avec sa mère dont la santé diminuait.

Angela, malgré le caractère autoritaire de sa belle-mère, avait réussi à prendre le dessus. Celle-ci voyait bien que sa bru s'absentait seule, mais la maladie la clouait au lit et adoucissait son tempérament.

Les amants, poussés par les idées romanesques d'Angela, pensaient vivre un grand amour et ce fut le soir du quinze août où les fêtes étaient à leur comble, qu'Angela proposa de se défaire de son mari.

La douce Angela, la soumise Angela, devint la fougueuse Angela, la diabolique Angela.

« Tu vas le faire, toi! Tu es assez fort pour ça! Autrement, je te quitte. »

Prétextant revoir son beau-père en Toscane, et profitant de la tendresse de Michel pour son père, elle entraîna son époux dans ce voyage de la mort.

Ce départ en Italie déplaisait à Anna, du fond de son lit elle protesta, son fils la laissait seule chez elle, malade. Il lui promit que la voisine s'occuperait d'elle. L'autoritaire Anna, l'inflexible Anna dut se rendre à l'évidence, son fils changeait.

Ils prirent le bus, puis le train à Toulouse, et après plusieurs correspondances, passèrent la frontière italienne. Le paysage défilait parmi les arbres fruitiers et les grands champs de céréales. Angela pensa à sa famille, à cette Italie de son enfance, chantée par ses parents.

Florence était encore à une centaine de kilomètres. Michel dormait dans un wagon vide malgré la saison. Angela se leva sans faire de bruit et alla rejoindre son amant qui avait pris le même train qu'eux. Le rendez-vous était au point. Michel dormait toujours, il n'y avait qu'à

Mais des bruits étranges se firent entendre. Une bagarre, probablement. Les journaux italiens, et même les journaux français, en avaient parlé. Des bandes de voyous attaquaient les voyageurs des trains pour les détrousser, allaient parfois jusqu'à les tuer et les passer par les fenêtres pour s'en débarrasser.

Angela avait eu le temps de lire ces nouvelles pendant le trajet.

«Retourne vers ton mari, c'est trop dangereux pour toi!»

«Mais, notre projet? Tu te dégonfles?»

«Non, je ne me dégonfle pas, je sais ce que j'ai à faire. On croira que c'est la bande de voyous qui»

«Fais attention à toi! Je retourne vers Michel, je t'attends, ne tarde pas, je suis angoissée!»

«Mais non, tu vas tenir le choc, et puis c'est ton idée! Alors»

Se faufilant parmi les voyageurs dans le couloir, Angela retourna dans son wagon. Celui-ci était toujours vide, à part son mari qui s'était réveillé.

«Qu'est-ce que ce raffut, Angela? Et où étais-tu passée? Mais le train ralentit! Et ces cris? Reste-là, avec moi.»

Le train s'arrêta. Des policiers couraient dans les couloirs après les voyous, en arrêtèrent une demi-douzaine. Angela et Michel se tassaient au fond de leur wagon vide. «E pericoloso sporgersi» Angela ne voyait que ces mots. «E pericoloso sporgersi». Son mari avait manqué de passer par-dessus la fenêtre, mais était toujours vivant. Et son amant? Son amant, où était-il? La porte du wagon s'ouvrit brutalement, trois policiers demandèrent les papiers du couple.

«Y a un mort. On vous demande si vous le connaissez. Voici sa photo.»

Angela poussa un cri.

«Mais qu'as-tu? Tu le connaissais?»

Angela s'évanouit. Michel ne sut jamais pourquoi la photo d'un mort faisait autant d'effet à sa femme.

La vie n'est pas toujours un éternel recommencement. Il arrive que le film *Thérèse Raquin* ne finisse pas toujours de la même façon. «E pericoloso sporgersi» il est dangereux de se pencher sur la vie des autres. On peut tomber de haut, vous savez



NE NAGINJI SE KROZ PROZOR



J'AI ÉTEINT LA LUMIÈRE.

– Tu veux que je rallume?

– Non, laisse-moi dans le noir.

Nous venons de faire l'amour. La lampe de chevet trône sur la cheminée. L'oreiller tombe. Un bruit silencieux. Le coq fait chanter ses plumes. Ici, notre cage, mais une cage dont il est possible de s'enfuir. Je guette les éclaircies par la fenêtre.

Les gouttes de pluie ont cessé de tomber. Je m'adosse à la tête de lit; une douleur m'accompagne. Le jour se lève et nous, allongés dans le brouillard de nos corps, amoureux éternels de la chair, savourons l'ignorance du temps. Il y a une quantité de choses que l'on

retarde. Nos sanglots. Sans doute aussi, notre rupture. J'ouvre légèrement un œil, puis l'autre. J'entends mes ailes se déployer. Je regarde mes pieds. J'ai le « pied grec ». Aleksandar, lui, a les dents pourries. C'est pour cela qu'il a souvent mauvaise haleine.

Nous nous donnons un hochement de la main et sourions de cette complicité, de cette expression entre nous. Il me dit :

– J'ai sorti un steak du congélo. À ce soir, Kia.

Le bois s'enflamme. Je pense au steak dans le congélo. Et mon corps tiède. Et le sourire édenté d'Aleksandar. Je cale l'oreiller sous ma nuque. Une raideur.

Depuis huit jours, je grimace de douleur. Un volet claque. Je me frotte les yeux. J'éternue. J'ai envie d'un café, de tartines au beurre. Mais je reste au lit, incapable de bouger. Mes oreilles me parlent. La gauche se montre plus bavarde, et dans un croate parfait, elle me souffle : NE NAGINJI SE KROZ PROZOR.

Que m'arrive-t-il ? Debout, dos à la fenêtre, mon frère. Je perds la boule. Mon frère est mort. Une tristesse se forme en moi. Je me réinstalle. Confortablement. Je remarque sa barbe. Elle s'allonge entre deux chaises.

Je me gratte la tête. Je ne comprends rien. Je me revois toucher le cercueil de mon frère. Et ce corbillard qui m'a renversée. Je fais rouler mes yeux. Je me demande pourquoi je retiens ma respiration. *Ne pas se pencher à la fenêtre.* Non ! Pas moi. Minette grimpe sur le lit. Ses ronrons tournoient dans ma tête.

L'image de mon frère s'échappe. J'allonge mon corps, l'étire. Je lève ce corps douloureux qui me porte jusqu'à la cuisine. L'odeur de la pâtée de Minette me saute aux

narines. Je reste debout. Je suis à peu près heureuse. Aleksandar sait me rendre heureuse. Les biscottes, un peu molles, observent mes gestes. J'étale le beurre puis la confiture à la fraise. J'aime beaucoup la confiture à la fraise. Surtout avec quelques morceaux. Aleksandar, certains weekends, me fait une compote de fraises. Mmmh.

Le bruit de la machine à café domine.

Je plane à quinze mille. J'écoute le bruit de la machine à café sans la quitter des yeux. Les douleurs disparues, je m'agenouille sur un tabouret. Je fixe le café qui coule. Je fixe le réservoir. Nous venons de faire l'amour. J'ai envie d'un café. Mon corps s'éveille. Aleksandar rentrera tard. Je vais faire une machine. À trente degrés. Nos chaussettes en laine. On toque à la porte. Je cours enfileur un peignoir. C'est le facteur. Un recommandé. Je signe. Il me dit :

– Madame, attendez-moi deux minutes.

Il descend les escaliers, remonte aussi sec avec un gigantesque colis.

Je découvre avec stupéfaction un crâne de rhinocéros. Épatant! Dans un élan étourdissant du corps et de l'âme, je me jette sur le fixe. Messagerie. *Parlez après le bip sonore*. Je suis sans voix, sans mot. J'insiste. Ça sonne. *Parlez après le bip sonore*. J'articule de mon mieux. Je me racle la gorge.

– Maître, Kia Boulghourde à l'appareil. Je viens de recevoir un crâne de rhinocéros.

Maître Breton bredouille, perplexe :

– Ah bon! Et que voulez-vous que j'y fasse?

Vlan! Je raccroche. Je me raidis, retourne au lit. C'est bientôt Noël. Je pense aux boules, aux étoiles dorées, aux guirlandes. Toutes ces beautés. J'ai installé le crâne de rhinocéros dans l'atelier d'Aleksandar.

Il gît, muet, parmi les toiles. J'ai éloigné les tubes de peinture. Je remonte à l'aide d'une clef le carillon qui s'est arrêté. Le crâne de rhinocéros semble se reposer. Il ne ronfle pas, ne bave pas. Non. Juste, il se repose. Ce crâne de rhinocéros a bondi dans ma vie. Je lui dois peut-être une danse macabre.

Tête contre crâne. Je me couche sur lui. Je l'étudie, l'épie. Je marche autour de lui. J'espionne son aura. L'expire d'un grand coup. Je lui rends sa dignité. Et voilà que tout s'accélère, se précipite. Mon nez se pince. Ma respiration devient haletante. Une distance se crée, se détache. Confusion. Une étincelle descend du plafond. Mon corps s'engourdit, brûle à petit feu.

Là, c'en est fini pour moi. Le crâne de rhinocéros me capture et me dévore.



E PERICOLOSO SPORGERSI



E PERICOLOSO SPORGERSI... Il le disait dans un italien désormais mâtiné de sonorités françaises. Nous vivions à Longwy en Lorraine où il avait émigré, seul, fin 1945. *E pericoloso sporgersi*, c'était le point final de tout ce qui touchait à sa vie en Italie. Je l'aimais de tout l'éclat de mon enfance de fille unique. Il riait en me soulevant de terre pour m'envoyer vers les nuages.

Il riait en enserrant mes chevilles pour me faire tourner comme le cheval d'un manège endiablé. Le ciel s'inversait. Je riais avec lui mais d'une joie cabossée de peur, la tête et le ventre lessivés, essorés de panique, le cœur sur le point de déborder mes lèvres. Je criais *encore, encore* sans que je sache s'il m'entendait dans le fol élan giratoire de son corps. Je hurlais *ancora più, ancora più*. Formule magique qui stoppait sur-le-champ sa ronde infernale.

Tout mot en italien avait le pouvoir de suspendre ses gestes. Il me déposait, pantelante, étourdie, sur le sol, s'effondrait à mes côtés haletant, se massant les poignets. *Tu deviens plus lourde que les sacs de farine de mon père!* Continuant à masser ses poignets, il massait aussi ses souvenirs. Son enfance, sa jeunesse dans l'Italie du Nord. Son père boulanger par tradition familiale, sa mère tenant la boutique et ses cinq frères et sœurs. Tous morts. Il était le petit dernier, impatient de grandir, de porter comme les autres, comme son père, comme ses deux frères, les lourds sacs de farine sur son dos. Ce qu'il fit de seize à vingt ans. Et après?... Après, papa?

E pericoloso sporgersi. Son récit s'arrêtait toujours sur cette expression. Parfois il consentait à évoquer son arrivée en France, son apprentissage accéléré du métier de métallurgiste, sa rencontre avec ma mère originaire de Pologne, son mal-être dans les brouillards et les neiges de Lorraine tout aussi vif que son refus de retourner en Italie, même en voyage, même pour retrouver les tombes de ses proches et les derniers vivants de sa parentèle. *E pericoloso sporgersi*. J'ai vite su le sens de cette phrase en français sans comprendre pourquoi mon père en faisait la gomme magique d'une partie de sa biographie. *E pericoloso sporgersi...* sur certains pans de son passé. C'est ainsi qu'il aurait dû

compléter la formule. Plusieurs années, après sa mort, j'ai appris qu'à vingt ans il avait aveuglément suivi Mussolini jusqu'à la disparition du dictateur en 1945. Et la fuite de mon père loin de l'Italie.

E pericoloso sporgersi... J'avais quatorze ans, j'entrais en apprentissage dans la plus grande boulangerie de la ville. On était dans le joli mois de mai de Guillaume Apollinaire, *Le mai, le joli mois de mai en barque sur le Rhin. Des dames regardaient du haut de la montagne. Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne. Qui donc a fait pleurer les saules riverains?...* Mon père peut-être, sans doute... mon père qui, le 06 mai, jour de son quarante-deuxième anniversaire, s'est beaucoup trop penché sur l'eau de la mare de la ferme, à la sortie du village où nous habitons, à quelques kilomètres de Longwy. Il s'est penché sur son reflet jusqu'à en mourir, noyé.

E pericoloso sporgersi...



BONSOIR MADAME



CE MATIN-LÀ, JE NE SAIS PAS TROP POURQUOI – si, ce soleil inhabituel en février, comme un cadeau inespéré – je file jusqu'au centre-ville. Coincé entre un magasin de chaussures et un point presse, le Bar des Grands magasins. Des heures de gloire des années 60 ne subsistent que les Nouvelles Galeries. Le bar n'a rien gardé de cette splendeur passée. Un zinc tout en longueur et cinq tables minuscules – un couloir – entre la porte qui donne sur la rue piétonne (l'été on y installe une terrasse) et celle de la cour intérieure de l'immeuble. On s'y sent de passage, vraiment. Avant, un escalier montait aux chambres. À l'époque du Bar-Hôtel des Grands magasins. Il

n'y avait pas de librairie et le bistrot s'étalait avec insolence. Le patron n'a pas connu, Je n'étais pas né, il dit en riant. Il faudrait demander à l'ancienne propriétaire, elle habite toujours derrière. Tiens, c'est son heure, elle ne va pas tarder. Je reprends un demi – Leffe, pour changer. J'aime bien de temps en temps ce goût fruité, gourmand. Je suis seul dans la salle, je prends Le Parisien, histoire de tuer le temps.

C'est le patron qui me tire de ma lecture :

– Vous avez connu le bar-hôtel ?

– Oh, j'y venais de temps en temps avec mon père parce que c'était ouvert le dimanche. En revenant du jardin il passait toujours ici.

Il hoche la tête en essuyant les verres.

– Il paraît que ça n'avait pas très bonne réputation...

Il se tourne, enfile les verres à bière, tête en bas, dans la rainure :

– Il paraît que c'était plus ou moins un hôtel... Il me regarde, sourit. Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

– On le disait. Moi, vous savez... À quinze ans on buvait encore de la limonade...

Il me fait un clin d'œil et, en désignant du menton la porte de la cour, Elle n'aime pas qu'on parle de ça, la vieille !

Elle entre avec un grand cabas d'où dépasse une botte de poireaux, Bonjour, mon petit Jean-Louis.

– Comme d'habitude, madame Lucas ?

– Cette question ! Ce n'est pas à mon âge qu'on va changer ses habitudes, l'estomac n'y résisterait pas.

Le patron sert un ballon de rouge, contourne le zinc pour le lui déposer sur la table, juste dans l'angle. Elle traîne un de ces chiens ridicules qui n'arrêtent pas de couiner, genre caniche nain. Elle lui a mis un petit vêtement écossais – je ne sais pas comment appeler ça – le voilà déjà qui jappe pour réclamer un sucre. Un rituel. Debout Isabelle! Debout! Le roquet se dresse sur ses pattes arrière avant de rafler les deux morceaux qu'elle lui tend.

Elle accroche à la patère un curieux macfarlane totalement démodé, à carreaux verts et noirs. Difficile de lui donner un âge. Dans les soixante-quinze peut-être. Elle est assez grande, légèrement voûtée. Très classe avec son chemisier blanc à jabots et son pantalon beige. Un collier à grosses perles émeraude lui tombe sur la poitrine.

– Vous avez un rendez-vous galant, ma parole, madame Lucas.

C'est quand elle éclate d'un petit rire pointu, Pourquoi? Ça n'est pas ce qui était convenu?, que tout cela me revient.

Je venais parfois dans ce bar avec mon père. Ce dimanche-là il fallait se faufiler pour trouver une place au zinc. Ce devait être vers la fin de l'hiver, il n'y a pas gros travail dans les jardins. Je buvais mon diablo-menthe debout, appuyé contre la porte. Les vélos s'entassaient dans la cour de l'immeuble avec les cageots sur les porte-bagages et les carrioles. Une main se pose sur mon épaule. C'est la patronne, Tu veux bien m'aider à descendre quelques tabourets? Elle me précède dans l'escalier, elle est nu-pieds, elle porte à la cheville droite une mince chaînette en or.

C'est dans un réduit près des toilettes, un vrai bazar où l'on a bien du mal à pénétrer. On sort d'abord une table sur le palier, un fauteuil de cuir, une table basse en rotin, un vase de porcelaine. J'attrape enfin les tabourets hauts recouverts d'un skaï vert pomme un peu chiffonné. Il y en a bien une dizaine. Au fur et à mesure elle les installe en rang d'oignons sur le palier. La manœuvre nous prend cinq bonnes minutes. Elle est en nage. Dans le mouvement la cordelette de son chemisier s'est dé faite, j'entrevois l'arrondi noir du soutien-gorge.

– Antoine, je te laisse faire pour apporter tout ça en bas.

Je l'entends descendre deux marches, elle se ravise,

– Au fait, ton père m'a dit que tu fais de la peinture.

– Oh, de la peinture... Je prends des cours, c'est vrai, j'aime bien ça, mais...

– Ça te plairait de t'installer dans un vrai atelier? Ton père me dit que chez vous il n'y a pas la place.

Je ne m'attendais pas à ça, je reste confus, à bredouiller.

– Si tu veux, tu débarrasses la pièce de tout ce bazar et tu t'installes.

Elle a la main sur la rampe de l'escalier, je vois à contre-jour ses longs cheveux blonds et ses lèvres vermeilles à la Martine Carol. Je bafouille Je veux bien, mais quand je pourrai faire ça? Elle a un geste de la main, Demain si tu veux, demain après-midi. J'entends son pas léger dans les marches.

Le patron s'est accoudé au bar pour m'écouter. Comme je m'interromps un instant, il sort un paquet de Winston, m'en tend une. La vieille dame s'est détournée, elle regarde vers la cour. La chienne s'est couchée à ses pieds, la laisse traîne à terre. Madame Lucas, je ne l'avais pas remarqué, a une sorte de châle sur les épaules, de la soie ou je ne sais, quelque chose de coloré vif et gai. Elle tient les deux pointes du châle dans la main, les serre nerveusement. Les fleurs rouges et or tressautent de temps à autre, imperceptiblement d'abord puis de plus en plus distinctement. Le patron s'en rend compte, s'approche d'elle, Ça ne va pas, madame Lucas? Vous avez froid? De la tête elle fait signe que non. Et comme il se penche vers elle, Vous pleurez? Qu'est-ce qui ne va pas, madame Lucas? Elle aussitôt, très vite, Non, ce n'est rien, ça va passer... Ah, ça ne vaut rien de vieillir...

Je frappe au carreau. Ils sont toute une tablée dans la grande salle. Bouquets de fleurs, bougies, champagne. Les visages sont radieux. Le plateau de fromage n'a pas encore été servi. Entre, petit! C'est un grand moustachu qui s'est levé et me fait signe. La patronne rit aux éclats en se frottant contre lui, elle pose la tête contre son ventre, glisse la main dans l'échancrure de sa chemise. Personne ne fait attention à eux, chacun est parti dans ses conversations.

– Je vous présente Antoine.

Brouhaha. Elle fait tinter son verre avec le dos de son couteau. Le bruit s'apaise.

– Je vous ai parlé d'Antoine. Il va s'installer au premier, le débarras avec la grande baie vitrée.

– On a hâte de voir vos tableaux, Antoine. Après ce que nous a dit Clémence on est impatients de voir.

Celle qui dit cela est une petite brunette en boléro. Le jean taille basse laisse voir une petite bande de peau dorée avec le méat brun du nombril.

– Antoine, elle est d'accord pour poser si vous faites des nus. Pas vrai, Annette?

Annette est la première à s'esclaffer tandis que je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux.

– Mais laissez-le – c'est la patronne qui prend la parole, elle se lève et m'entoure l'épaule du bras. Va t'installer tranquillement là-haut. Pour le moment, tu n'as qu'à tout sortir dans le couloir.

Je bredouille Merci madame et m'éclipse. Avec le faux-plafond et les tapis on n'entend pratiquement rien à l'étage. Dans la pièce le plus gros a déjà été fait. Il n'y a presque plus de meubles, juste une table et un lit, deux chaises. En revanche des papiers il y en a partout: des piles de journaux ficelés, des Cinémonde à la couverture bicolore – Gina Lollobrigida dont raffole mon père, Monica Vitti, toutes les actrices ont des airs d'Italiennes avec leur bouche gourmande sur laquelle – je risque un œil dans le couloir, personne – je pose doucement les lèvres en fermant les yeux. J'en prends deux ou trois dans le tas, les glisse au bas du placard, sous un torchon. Les autres vont au fond d'une caisse, sur le palier.

La voix qui me tire de mes cartons est énergique, Eh bien, ça commence à ressembler

à quelque chose! La patronne s'assied sur le lit. Je suis à genoux dans le coin, à tirer des Nous deux et des Bonnes soirées. Je crois que ça sera superbe mais, vous savez, pour ce que je fais c'est peut-être trop... Elle sourit, me fait signe de venir près d'elle. Elle s'est mis du bleu sur les paupières. D'ici tu auras la lumière tout l'après-midi, c'est très important, non, la lumière quand on peint? Sa remarque me prend en défaut, je hausse les épaules, Je n'en sais rien... Oui, c'est ce qu'on dit, la lumière... Je ne finis pas ma phrase, elle a posé brusquement sa bouche sur la mienne, glisse sa main derrière ma tête et m'appuie contre l'édredon. J'ai du mal à respirer, ses lèvres se tordent dans tous les sens, elle me mordille la bouche, sa main gauche soulève mon pull et caresse ma poitrine, ses doigts tirent doucement les petits poils qui commencent à pousser. Et d'un seul coup son odeur m'envahit, l'odeur de son parfum, suave comme une fleur, et l'odeur de son corps, de ses bras, un peu poivrée, aigrette. Elle prend ma main, la glisse sous sa jupe, je suis terrorisé par le contact du nylon, du satin plus haut que je pressens humide et chaud, et de cet océan de peau entre les deux. Je n'ai jamais touché une fille, j'y ai juste pensé, imaginé une tendresse, quelque chose de timide et de lent. La tête me tourne quand elle s'écarte. Elle ouvre les draps, fait glisser mon pantalon, je garde les yeux fermés, je suis épouvanté par la douceur des linges. Elle me couche sur elle avec une précaution infinie, Oh, madame, je vous aime!

Après je suis là à haleter comme un chiot tandis qu'encore elle lèche mes lèvres, mes paupières. « Bon anniversaire Nos vœux les plus sincères... » La chanson éclate au bout du lit: c'est Annette qui porte le gâteau couvert de bougies, tout le monde chante à tue-tête, verre à la main. Un silence, une seconde, comme je me redresse avec le cœur qui bat à rompre, et cet immense rire qui les secoue tous, je me jette au bas du lit et bondis sur mon pantalon.

Je suis là, le pull sur l'épaule, les chaussures à la main et eux qui se tordent de rire en me montrant du doigt. La patronne s'est assise au bord du lit et, comme je fuis, j'entends son rire pointu qui fuse et me perce le cœur.

Madame Lucas lève vers moi son regard mouillé. Elle me fait pitié. Les chairs se sont avachies, empâtées. Cheveux blancs et déjà rares. Le rouge à lèvres sur tant de pâle lui fait un visage cadavérique. Le bistrot se racle la gorge, Putain, c'que vous racontez bien!

Je laisse tomber trois pièces dans la soucoupe, lui fais signe de remettre ça, non, pas de Leffe, juste le ballon de beaujolais. Je me lève et vais pour sortir mais le dernier regard apeuré qu'elle me jette... Je lui prends la main, les doigts sont boudinés, ongles sales, mauvais vernis:

– Madame Lucas, rien que pour vous la fin de la chanson... (je fredonne, la voix déraillée) « Et le p'tit con qui n'avait jamais ri D'un mot d'amour d'un mot gentil En souvenir de votre charme Il vous appelle encore Madame... »



*Merci à Pierre Vassiliu d'avoir écrit
« Bonjour madame » et merci à
Jean Fautrier pour son tableau.*

EST-IL DANGEREUX DE SE PENCHER SUR SON PASSÉ ?



DEPUIS COMBIEN DE TEMPS LÉO VIVAIT-IL LÀ DANS CETTE CABANE AU MILIEU DES BOIS ?

Il se souvenait d'un voyage de tristesse, les larmes filant sur les vitres du train. Un amour blessé laissé mourant sur le bord du trottoir, une lettre, un foulard, toutes ces niaiseries – du moins le pensait-il aujourd'hui – l'avaient jeté dans une gare, sur un quai dans la vapeur des locomotives. Il avait vingt ans, sans doute un peu plus.

De Berlin à Valence, de Trieste à Bruxelles, il avait traîné sa besace et son violoncelle. D'un train à l'autre, face collée aux vitres sales

il regardait des paysages sans les voir. Des larmes incessantes puis de rares sanglots et des soupirs enfin : la tristesse l'avait essoufflé.

Bien sûr il avait pensé se jeter de la porte d'un train, bien sûr il n'avait pas même tenté de le faire.

Tout à sa honte et sans le sou il attendait les terminus. Il prenait son baluchon, soulevait son violoncelle et marchait jusqu'à l'épuisement. Il trouvait toujours un homme ou une femme prêts à l'accueillir.

Un jour de lassitude, il avait pointé son doigt sur une carte, au hasard. Il irait donc là. Un train bringuebalant le hissa jusqu'au fond d'une vallée. Il ne vit ni les chênes et ni les hêtres où s'abritaient des couples et des oiseaux, ni les épicéas grignotés par les biches ni les torrents moussus. La gare du terminus se noyait dans les verts : émeraude, jade, olive, printemps. La route étroite qui montait lui sembla plus appropriée à l'oubli que celle qui glissait vers la vallée. Dans le premier village on le pria de s'asseoir et d'accepter un verre de vin blanc, âpre. Un homme au visage sculpté dans la glaise lui tendit le breuvage et sans attendre tourna les talons. Le froc usé et crotté lui tombait sur les talons et une veste rapiécée lui tenait lieu de pull-over. Pourtant il soufflait un petit vent des cimes qui vous glaçait les doigts. Il alla s'installer plus loin sur une table de guingois. Léo but et attendit. Il attendit longtemps que l'homme dise un mot. Il ne comprit pas tout dans le fouillis de la moustache jaune, mais les yeux du bonhomme ne lâchaient pas l'instrument de musique. Alors Léo s'installa jambes écartées serrant entre ses cuisses le bois luisant de la caisse du violoncelle. L'archet et les doigts firent miracle. L'homme sourit, yeux dans

le vague des nuages accrochés aux crêtes. Il sut plus tard qu'il s'appelait Constant.

D'autres s'approchèrent tout aussi muets, tout aussi radieux.

Léo passa l'été à jouer son répertoire pour des hommes et des femmes si taiseux qu'ils n'échangeaient pas plus de trois mots dans la journée. À l'automne chacun le nourrissait, le logeait en échange d'un concert improvisé. Constant lui fit explorer les coins les plus reculés de la vallée. La vallée il ne l'avait jamais quittée et personne ne la connaissait aussi bien que lui. Toujours silencieux l'homme le guidait d'un pas alerte qui épuisait Léo mais faisait fuir à force de fatigue le moindre souvenir. Jusqu'au jour où, sur l'adret d'une combe, il s'assirent auprès d'une bicoque de chasseurs. Un ruisseau susurrant des mélodies improvisées. Léo se promit des visions de paradis depuis la malingre fenêtre s'il savait se lever tôt. Dès le lendemain, il grimpa avec son baluchon et son violoncelle pour s'y installer. Les visites de Constant furent aussi régulières que son prénom le laissait présager. Fromage, jambon, oignons et farine: Léo apprit la frugalité.

Au fil des jours la lumière baissait et Léo entreprit d'offrir plus de lumière à sa cabane.

Il entama les parois comme on gravit un pic et dégaga de larges ouvertures. De tous côtés il découvrit enfin la forêt, les sommets et le pré en contrebas qui courait vers le village. Constant lui monta les vitres à dos d'âne et la bicoque devint une bulle où Léo jouait à s'user les doigts.

Au bout de combien de temps manqua-t-il de bois pour le poêle, de paroles et de visages? Léo ne s'en souvenait pas. Il effaçait doucement les jours passés, les caresses oubliées. Dans le miroir des vitres dont il avait habillé sa cabane il se regardait: sa barbe naissante, ses muscles durcis, sa dégaine de bûcheron. Au-delà parfois glissaient une silhouette cheveux noués serrés, une épaule nue, un mollet, une robe à godet. Il croyait en avoir perdu le nom.

Bientôt Constant ne revint plus et le village sans doute oublia sa musique.

Léo chassait.

Les sons qu'il tirait encore du lourd instrument devinrent assourdissants. Il se lassa de ses plaintes et ne garda que les cordes en guise de collet. Le reste il le brûla.

L'hiver vint, rude, glacé.

Léo ne parlait plus et sa langue gelée ne se souvenait que d'un mot, "Lisa". Le silence se fit.

Quand la fièvre le prit, après une traque trop longue, pieds et cheveux trempés, il vit au travers des baies la chevelure rousse, l'archet dansait au bout de ses doigts blancs aux ongles coupés court. Elle avait traversé la cour du conservatoire, son étui à violon au bout de son bras blanc. Elle lui avait souri. Elle avait grimpé les marches en courant presque. Il avait cru rêver.

Plus tard sur les bords du fleuve il enlaçait sa taille et couvrait de baisers son visage de nymphe, cheveux traînant sur ses reins, pommettes à peine rosies.

Léo comprit que le silence n'était pas un remède, ce silence pointu comme une aiguille qui perçait d'un sifflement lancinant ses tympan.

Ploc, ploc, plic... Au bord de la fenêtre les stalactites gouttaient leur chanson. Léo les écouta longtemps. Ploc, plic, ploc, ploc... Ses pas de chevette avait ce rythme-là. Elle dansait plus qu'elle ne marchait. Plic, plic, ploc, ploc... Ils avaient joué un soir sur le bord du fleuve un concerto qui commençait ainsi. Pizzicati têtus sur les cordes tendues comme leurs corps, émus. Plic, plic, ploc...

Partout, autour de sa cabane les lourds pinceaux de glaces égouttaient leur musique. Léo s'éprit de cette symphonie et posa sous chaque stalactite un récipient qu'il remplit plus ou moins d'eau. Il en vida certains, en remplit d'autres davantage jusqu'à ce que des mélodies moins sauvages s'égrènent. Au soir tout se tut : la glace se figea. Il fallut attendre le premier rayon pour reprendre l'ouvrage.

De peur de briser ces instruments il n'osa plus ouvrir ses fenêtres. Sa bulle de verre devint une caisse de résonance. Léo réécrivit toutes les partitions qu'il avait jetées au feu et tout à sa musique il oublia enfin.

